

Écrire pour conjurer la mort

Stéphane Gauthier-Rocheleau

Number 62, Winter 1995–1996

Littérature franco-ontarienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21243ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier-Rocheleau, S. (1995). Écrire pour conjurer la mort. *Nuit blanche*, (62), 46–53.

Écrire pour

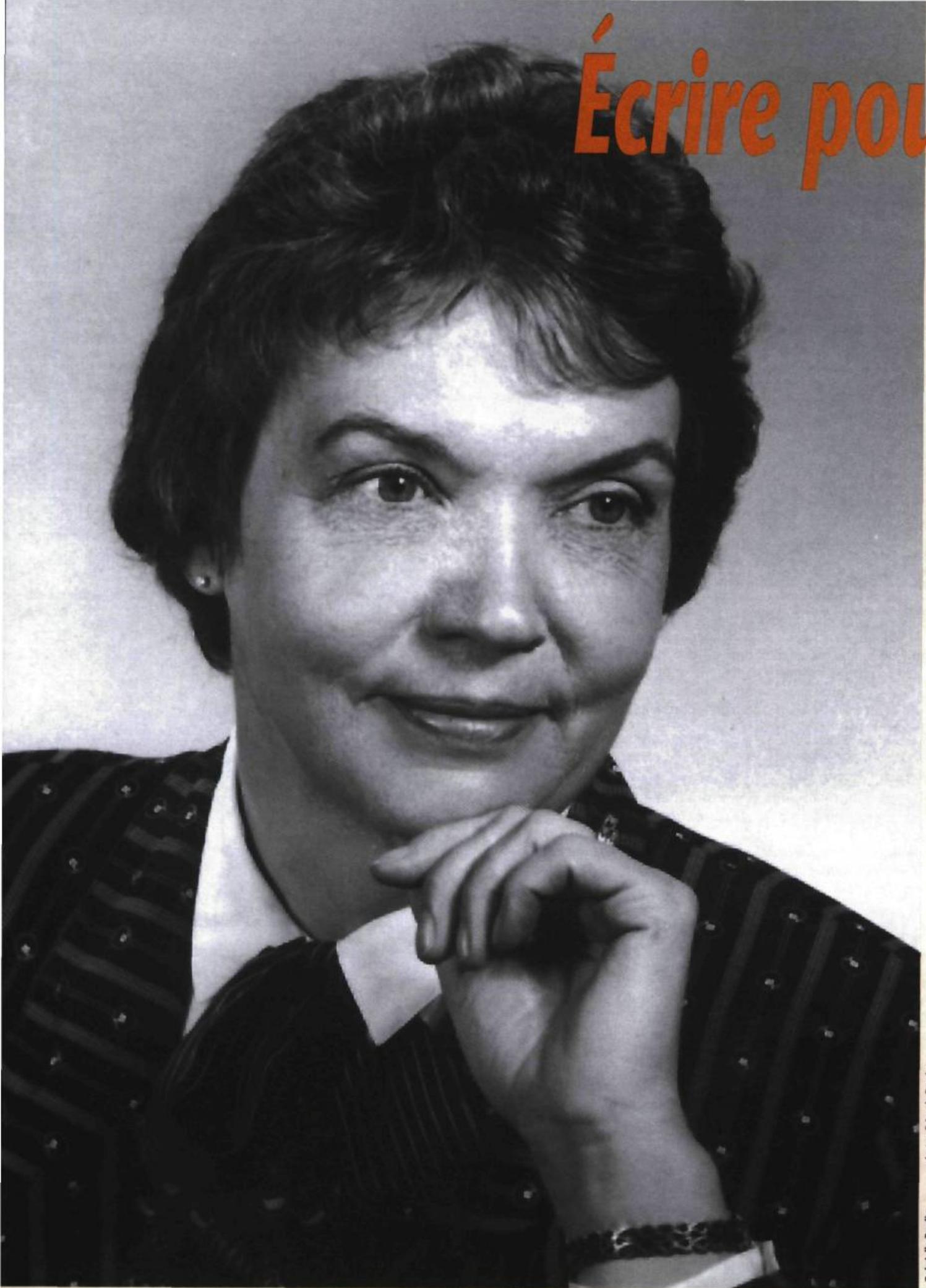


photo : Prise de Parole

Gabrielle Poulin

conjuré la mort

Par

Stéphane Gauthier-Rocheleau

Comment faire valoir une littérature, petite ou grande, lorsque tout semble conspirer à la maintenir dans l'anonymat ?

Récemment, dans un geste d'appropriation culturelle, le *Dictionnaire des citations québécoises*¹ a tout bonnement assimilé à la littérature québécoise plus d'une vingtaine d'auteurs de l'Ontario français, sans daigner signaler leur appartenance. En affirmant timidement qu'il serait « pour le moins inconvenant de ne pas [les] voir apparaître » dans son dictionnaire, l'auteur croyait se déculpabiliser du fait qu'« il aurait été plus juste de parler d'auteurs francophones d'Amérique du Nord ». Mais ce conditionnel ne suffit nullement à rétablir le partage qui s'impose : le titre de l'ouvrage marquait l'exclusivité. Il ne faudrait pas sous-estimer ce geste ; il s'inscrit dans l'insistant refus d'accorder une reconnaissance légitime aux littératures honteusement baptisées « hors-Québec », ce qui contribue à leur conserver leur identité problématique. Si la littérature des minorités francophones du Canada reste dans l'ombre de la littérature québécoise, c'est aussi parce qu'on monopolise les projecteurs.

Qui est romancier franco-ontarien ?

Des facteurs négatifs nombreux affectent la littérature franco-ontarienne. À un bassin anémié de lecteurs s'ajoute en effet le discrédit dont elle souffre à l'intérieur de son propre territoire (notamment par la censure dans le domaine scolaire et l'indifférence de certains milieux universitaires). Dans un pareil contexte, il n'est pas étonnant qu'elle en soit encore à justifier son existence et qu'elle se retrouve constamment confrontée à la question de son identité. Qui peut bien être romancier franco-ontarien dans un monde où les appartenances se multiplient, où les frontières craquent et ne sont plus étanches ? La question peut paraître futile, voire dépassée, en pleine époque (dite) postmoderne. Mais l'institution littéraire franco-ontarienne, naissante, toujours marginale, peut-elle se payer le luxe de la « grande » institution, qui, sur des bases inamovibles, met en scène la déterritorialisation jusqu'à la prochaine mode ? « [J]e suis plein de trous/et le vent joue dedans² », pourrait sans

doute répondre la voix du poète exilé Patrice Desbiens. Suivant l'exemple de l'équipe du *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français* et du magazine culturel de l'Ontario français, *Liaison*, nous considérerons ici que les ouvrages de langue française d'auteurs qui sont nés en Ontario ou qui y ont élu leur domicile, ou encore d'auteurs dont l'œuvre est le témoignage de leur passage sur le sol ontarien, concernent l'institution littéraire de l'Ontario français et entrent dans son champ de compétence. Pour notre tour d'horizon du roman, trop rapide et limité, ces critères nous servent de paramètres.

Puis vint le roman

En Ontario français, comme dans beaucoup de communautés minoritaires, le roman apparaît après le théâtre et la poésie. Comme si l'urgence de se dire et de s'écrire commandait l'immédiateté du geste et l'économie de la parole. De fait, depuis que le Québec a tracé l'ébauche d'une frontière nationale, l'Ontario français s'est retrouvé livré à lui-même en quelque sorte. Naisait alors une nouvelle vie des lettres ontariennes, dans laquelle cependant l'expression romanesque a tardé à se manifester. Le genre est pratiquement absent de la décennie 70 et il faudra attendre les années 80 pour voir apparaître des romanciers prometteurs, souvent habités d'un imaginaire enraciné en « Ontario ». Mais, en même temps que les auteurs prospectent le territoire imaginaire provincial, nombre de leurs héros s'en évadent et partent en quête de leur identité, hors du pays, dans l'écriture ou dans la vie intérieure. Sur les sentiers de l'errance, l'occultation de vieux complexes et l'ouverture à l'Autre deviendront plus et mieux l'expression d'une quête sans fin d'un lieu habitable. Leur parole s'écoulera dans un flot ininterrompu. Pour ne pas qu'elle s'éteigne. Pour ne pas que la mémoire se perde. Certains emprunteront des voies conventionnelles, d'autres opteront pour des formes romanesques plus ludiques.

« Rien ne tarirait la rivière secrète que j'entendais couler en moi, qui me lavait et m'enchantait. Il n'y aurait jamais rien de commun entre la vieille madame Duchesne et la femme inconnue à elle-même qui avait reçu, dans le plus grand secret, la visite des chimères. »

La couronne d'oubli,

Gabrielle Poulin,

Prise de Parole, 1990, p. 20.

« — Est-ce que vous donnez des spectacles à Montréal ?
 « — Non, Madame. Je ne chante qu'à Toronto.
 « — À Toronto ? Pour quoi faire ?
 « — Parce que c'est là que j'habite.
 « — À Toronto ? Tu entends Roland ?
 « — Oui, oui, oui. J'ai entendu.
 « — Mais vous n'êtes pas vraiment de Toronto, tenta de clarifier Sophie. Vous venez de Montréal.
 « — Non. Je suis né à Toronto.
 « — Comment vous avez fait ça ? Ça n'a pas d'allure. Vous parlez presque aussi bien que nous autres. Il n'y a pas de Français, à Toronto, enfin pas de vrais.
 « — Il y a moi.
 « — Ah ! bien... Ça parle au diable. Regarde Roland, c'est un Français de Toronto. As-tu jamais vu ça, toi ? »

Noëlle à Cuba, Pierre-Paul Karch, *Prise de Parole*, 1988, p. 45.

L'enjeu du réel

Pour les Canadiens français de l'Ontario, le désaveu du Québec à l'égard des communautés francophones du Canada à la fin des années 60³ a été vécu comme une trahison, un abandon douloureux. La crise identitaire qui s'ensuivit a provoqué une quête de l'origine mêlée à un désir de nommer et d'habiter un nouvel espace. Le roman historique ou de mœurs participe de cette longue entreprise de repérage et d'appropriation du territoire ontarien et se fonde sur la recherche minutieuse des traces fondatrices des Franco-Ontariens. Aux éditions *Prise de Parole* on ira jusqu'à rééditer *Le flambeau sacré* (1982) de Mariline et *La vallée des blés d'or* (1983) d'Albertine Hallé, deux romans du terroir ontarien datant des années 40. La toile de fond de la prose historique est également tributaire de la tradition orale, des documents d'archives et des journaux d'époque. Ce qui fera dire à deux romanciers-chroniqueurs que le réel supplante l'imaginaire. Paul-François Sylvestre, qui campe la plupart de ses récits dans la péninsule du Sud-Ouest ontarien, avertit le lecteur que « toute ressemblance à des personnages d'époque n'est donc pas fortuite, bien au contraire⁴ », tandis qu'Hélène Brodeur insiste sur le fait qu'en dehors des noms de villes fictifs « [t]out le reste est vrai⁵ »

dans ses *Chroniques du Nouvel-Ontario* (*La quête d'Alexandre* (t. 1), 1981 ; *Entre l'aube et le jour* (t. 2), 1983 ; *Les routes incertaines* (t. 3), 1986). La romancière retrace en trois tomes l'histoire épique de la colonisation du Nouvel-Ontario. Elle se lance à la conquête de la mémoire, comme s'il s'agissait, par la force du témoignage, de meubler, de marquer la faculté mnémotique du lecteur et de dire : « nous existions avant » ; avant l'avènement de l'Autre, avant l'oubli. S'inscrire donc dans le temps et dans l'espace, tel est le but des *Chroniques*, comme celui des récits de Paul-François Sylvestre sur les injustices provoquées par les conflits ethniques lors de l'adoption du Règlement XVII (*Obéissance ou résistance*, 1986) et sur les premiers colons du Sud-Ouest (*Terre natale*, 1990). Leurs héros y sont érigés en exemple par les qualités d'entêtement et de courage qu'ils ont acquises dans leur lutte corps et âme contre le destin, dominé par la Nature et par son maître d'œuvre, le Dieu de la terre et des cieux... et ses représentants.

La fêlure

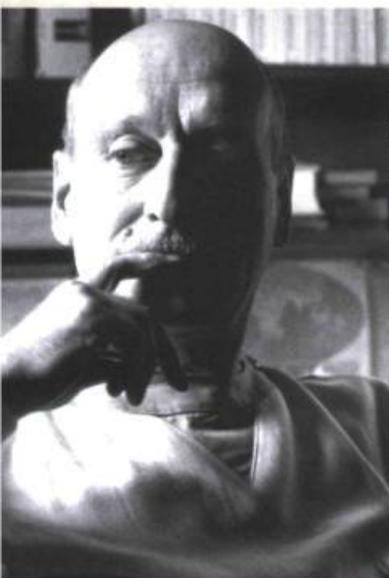
Ironiquement, le narrateur agnostique de *Roquelune* (1983), créé par l'écrivain-journaliste Joseph Rudel-Tessier, sera plus chéri du Bon Dieu, lui le héros qui a survécu à la grippe espagnole. Ce roman, portrait grouillant d'une petite ville singulière de l'Outaouais ontarien, Rockland, dans les années 20, ce récit bourré

d'anecdotes aussi drôles que pittoresques, réunit de nombreux personnages qui se laissent porter par la modernité sans trop sourciller. Si le narrateur de *Roquelune* abandonne au seuil de la vie adulte ses réminiscences de jeunesse, enchantées par la lecture et les jeux, c'est parce qu'il juge que l'essentiel se trouve dans la fraîcheur pénétrante de l'imaginaire enfantin, lieu mythique où la misère et les préjugés sont surmontés.

Le morcellement de l'univers homogène et familier des campagnes ontariennes commence justement là où Joseph Rudel-Tessier s'arrête, avec la coulée lente du changement, avec le mouvement d'exode vers la ville ; mouvements inexorables dans lesquels sera emporté le narrateur de *La chambre à mourir* (1988) de Maurice Henrie. Dans des tableaux saisissants (ils n'appartiennent ni tout à fait à la nouvelle, ni au roman) d'un « univers tout d'une pièce », peints avec justesse, et grâce à la force de la description, pointent subrepticement des signes de modernité qui obligeront le héros à quitter la terre.

François Paré
LES LITTÉRATURES DE L'EXIGUÛTÉ
 Le Nordir, Ottawa, 1992, 175 p. ; 18 \$

À l'instar de la *nouvelle histoire* qui, depuis le début du XX^e siècle, nous fait découvrir que tous les groupes humains, même minoritaires, avaient un passé qui méritait d'être exhumé, l'essai de François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, a le mérite de faire accéder les littératures marginales aux discours du savoir. Aux yeux de l'auteur, professeur à l'Université de Guelph en Ontario, « il faut réorienter l'historiographie des littératures, ouvrir ses structures d'accueil, tenir compte des marginalités », ne serait-ce que pour mieux circonscrire les processus d'exclusion et, qui plus est, dénoncer « les stratégies de simplification et d'infériorisation qui réduisent et appauvrissent à outrance les *petites littératures* ». Il en va, estime-t-il, de l'intégrité du savoir et du travail qui s'accomplit tous les jours, dans l'enseignement et dans les lectures critiques. Des principaux modes d'expression de cette littérature (le théâtre, la poésie, l'écrit circonstanciel, le commentaire journalistique, etc.), de ses thèmes privilégiés (la glorification de l'espace, du territoire, des valeurs collectives), de ses carences institutionnelles ou autres, tout est dit sur le ton le plus juste. L'auteur note par exemple que l'exercice de l'oralité — la voix communautaire — reste souvent son mode d'expression privilégié, à cause de la pauvreté des moyens d'impression et de diffusion des livres. Selon lui, ce ne sont pas les œuvres mais plutôt les processus de diffusion, de lecture et de relecture, d'interprétation, de normalisation et de « mémorialisation » qui manquent tragiquement aux *petites cultures*. En fait, elles se trouvent souvent confrontées à un paradoxe qui n'est pas sans perpétuer leur précarité : si la littérature de l'exiguïté ne peut accéder à l'histoire qu'en acquérant une place parmi les objets de l'analyse critique et du savoir, elle tend toutefois à rejeter ce processus critique, soit parce qu'il représente une menace pour l'œuvre, si durement arrachée au silence, soit encore parce qu'il porte les marques de l'Autre, de la culture dominante. « Ce n'est pas, précise l'auteur, que le discours critique est en soi un discours dominant, quoiqu'il le soit très souvent ; mais il



Fernand Dorais

photo : Prise de Parole

Même départ, en coup de théâtre cette fois, dans *Baptême* (1982). Son auteur, Pierre-Paul Karch, à l'aise dans le roman comme dans la nouvelle, déborde du roman historique traditionnel et pose un regard original sur la famille d'autrefois ; il va jusqu'à préfigurer son démembrement autour d'une querelle, en apparence insignifiante, à propos du nom d'un nouveau-né. Si son approche d'une petite communauté ontarienne des années 30 relève d'abord du réalisme, il y surgit un imaginaire mystérieux qui réussit à déséquilibrer le cours habituel de la vie ; par ailleurs de fines allusions mythologiques, logées dans le conte et l'onomastique, en multiplient les pistes de lecture. Une impression d'inquiétante étrangeté plane dans le roman comme dans nombre de nouvelles de Pierre-Paul Karch.

Les départs récurrents, que l'on retrouve dans toute la prose historique franco-ontarienne, ouvrent une brèche dans l'espace communautaire clos, garant depuis toujours de la survie. Ils annoncent la mobilité à venir.

On ne s'étonne donc pas d'y retrouver en contrepois l'idéologie toute canadienne-française de conservation, véhiculée jusque dans les régions les plus éloignées de la colonisation. Un thème découle de l'expérience des colons de première ligne, qui ont vécu le contact prolongé avec l'Anglais, l'arrivée des immigrants, l'affrontement avec la nature, celui de l'opposition traditionnelle entre la ville et la campagne, les nantis et les prolétaires, les anglophones et les francophones. Même si le noyau familial, dur, indivisible et sacré, soutenu par l'enseignement de la foi et du français, demeure le rempart de la survivance dans le discours officiel, il y a ceci de singulier, dans ce pays d'asile, d'accueil et aussi de malheurs, que tous y rencontrent « l'étranger » ou le deviennent à leur tour. Ainsi au fil des ans, alors que se prolonge le contact des cultures, que la jeunesse s'initie à la connaissance, à la ville et aux amours libres, la foi et le nationalisme prennent le second plan et certaines barrières culturelles tombent. D'un espace fermé, on passe à un espace ouvert.

est simplement vécu dans les petites cultures comme une agression venant de l'extérieur, même lorsqu'il est le produit de développements internes. » Mettre ainsi au jour ce dilemme, n'est-ce pas là au fond une façon de chercher à en sortir ? En ce sens, le travail de François Paré est admirable. ■■

Pierre Rajotte

François Paré
THÉORIES DE LA FRAGILITÉ
Le Nordir, Ottawa, 1995, 156 p. ; 19 \$

Les questions d'identité, d'altérité, la problématique des minorités, retiennent de plus en plus l'attention des chercheurs et François Paré n'en est pas à ses premières armes dans le domaine. Après son ouvrage *Les littératures de l'exiguïté* (1992), Prix du gouverneur général 1993, et Prix du Signet d'or 1993 de Radio-Québec, il reprend ces thèmes dans son tout dernier essai *Théories de la fragilité*, publié chez Le Nordir. Dans un premier temps, François Paré poursuit sa réflexion sur l'institution littéraire dans les sociétés minoritaires, sur les « lieux d'appartenance identitaire » qui la préforment, sur les formes consensuelles et conflictuelles autour desquelles elle se constitue et sur les marqueurs textuels permettant de définir les modalités d'inscription de sa spécificité. L'auteur illustre son propos en deuxième partie par des lectures d'œuvres littéraires, tirées en grande partie, à l'exception des œuvres d'Herménégilde Chiasson et de France Daigle, qui sont acadiens, du corpus franco-ontarien : Gérard Bessette, Michel Marc Bouchard, Andrée Christensen, Jean Marc Dalpé, Fernand Dorais, Marie-Thé Morin, Michel Ouellette, André Paiement, Daniel Poliquin, Pier Rodier, Paul Savoie.

L'ouvrage contribue à mieux faire connaître des œuvres et des auteurs auxquels l'institution littéraire n'accorde généralement que peu d'attention. Il touche du doigt les stratégies de simplification et d'infériorisation, voire les processus d'exclusion qui caractérisent la « grande littérature ». Mais par-dessus tout, il témoigne

du nouveau langage critique, plus respectueux de la multiplicité des interventions littéraires sur le monde, que François Paré a contribué à populariser avec son premier ouvrage sur les littératures de l'exiguïté. Comme il l'affirmait alors, ce ne sont pas tant les œuvres que les processus de diffusion, de lecture et de relecture, d'interprétation et de normalisation qui manquent tragiquement à la littérature minoritaire. Aussi son dernier ouvrage tente-t-il en partie de remédier à ce problème, de faire accéder certaines œuvres au discours du savoir, de les faire bénéficier de l'attention critique qu'elles méritent : « Il a bien fallu, écrit-il, commencer là où, à l'exception de Gérard Bessette, il n'y avait presque rien. » ■■

Pierre Rajotte

Pierre Pelletier :
PETITES INCARNATIONS
DE LA PENSÉE DÉLINQUANTE
Interligne, Vanier, 1994, 168 p. ; 15 \$

L'artiste et essayiste Pierre Pelletier nous convie, dans *Petites incarnations de la pensée délinquante* qui recueille plus de 17 articles rédigés de 1975 à aujourd'hui, à une réflexion utopiste sur le sens de la création, du possible artistique qui rejoue et transfigure le sens accoutumé du monde. Bien que forte d'un indéniable souffle personnel et, à l'occasion, d'une poignante poésie de l'exiguïté franco-ontarienne, cette réflexion, généreuse mais abstraite, demeure largement tributaire de l'esthétique marxiste des Lukacs, Marcuse et Goldmann et figée dans sa posture révolutionnaire. Ignorant tous les développements esthétiques des dernières décennies, même au sein de ce courant (Bürger, Jameson, Wellmer), la pensée trop manichéenne de l'auteur m'apparaît moins délinquante ou en rupture face au monde administré et à son industrie culturelle — elle n'en constitue que le double négativiste — qu'en défaut par rapport à ce que réclame, tant au niveau théorique que dans ses pratiques, la situation actuelle de l'art. ■■

François Dugré

Daniel Poliquin

Avec Daniel Poliquin, un décentrement s'opère dans le roman franco-ontarien. Son œuvre, campée dans l'Ontario français des années 80 et 90, évolue dans la migration et la mouvance. Depuis 1982, ce traducteur germanophile franco-ontarien, originaire de la Côte-de-Sable dans la Capitale nationale, ne cessera de surprendre par le métissage de son œuvre et l'aisance de son style, direct et concis, « qui frise le laconisme », dira-t-il. Soucieux à la fois de l'appartenance et de l'ouverture, le conteur sans fin qu'est Daniel Poliquin décortique les « motivations impures, troubles », zones grises de contradiction que satire et ironie mordillent tendrement. Au fil de quatre romans (*Temps pascal*, 1982 ; *L'Obomsawin*, 1987 ; *Visions de Jude*, 1990 ; *L'écu-reuil noir*, 1994) et un recueil de nouvelles (*Nouvelles de la capitale*, 1987), il est parvenu à créer toute une galerie de personnages dépossédés (Franco-Ontariens, Amérindiens, Juifs, Ukrainiens, Afghans, Acadiens...) aux identités floues, très mobiles, qui parcourent l'Ontario français (le Nord-Ouest, le Nord-Est, la Huronie, le Sud, le Sud-Ouest et l'Outaouais) sans jamais trouver véritablement de lieu d'arrimage, de domicile fixe, ni d'emploi stable ou de cohérence qui donnerait un sens à leurs errances. La famille éclatée et les couples à la dérive n'en finissent pas de prêter le flanc aux difficultés de toutes sortes. De ce vagabondage naît paradoxalement une familiarité avec les personnes sans cesse revues et les lieux constamment parcourus. En outre, l'esprit cosmopolite de Daniel Poliquin l'incline à croiser, sur cette scène ouverte, différentes cultures et tisser un riche réseau intertextuel.



Paul-François Sylvestre

photo : Michel Tessier

Mutations et métamorphoses

Les changements radicaux mis en scène dans la fiction franco-ontarienne traduisent une volonté sans cesse réitérée de mutation et de métamorphose. Ces héros qui muent, qui changent de forme, réagissent à un mal d'être, né de leurs « coordonnées impossibles » (acculturés, dépossédés, minoritaires), ou encore à un univers clos invivable et étouffant (milieux étroits, petites villes conservatrices repliées sur elles-mêmes ; consciences coupables) dont il faut à tout prix se libérer, condition *sine qua non* de survie. Gabrielle Poulin, Raymond Quatorze et Daniel Poliquin apportent trois exemples fascinants de renaissance.

La critique littéraire, romancière et poète Gabrielle Poulin, connue pour sa voix poétique et son écriture finement maîtrisée, réussit dans *La couronne d'oubli* (1990) le portrait d'une « pythie muette » dont l'« oubli n'est qu'apparent ». Le récit, composé de rêves, de souvenirs et de voyages intérieurs (alors que l'héroïne est clouée à son lit d'hôpital) rappelle l'univers romanesque d'Anne Hébert où le jour pousse sur la nuit, où la quête des forces vives et anarchiques de l'eau symbolise la possibilité d'une liberté nouvelle. Pour l'héroïne sexagénaire, l'affranchissement de la famille et du passé par la métamorphose est synonyme d'identité reconquise.

Plus radical, *La prison rose bonbon* (1991) de Raymond Quatorze rebute, voire répugne, tellement il est déroutant et dérangeant. Sur fond de délire, la barbarie côtoie allègrement la tendresse, et le critique et essayiste François Paré n'a pas hésité à parler de « démarcation », de « moment crucial » dans les lettres franco-ontariennes à propos de l'œuvre, de son « irruption dans l'espace de l'écriture ». Le roman se présente à nous comme le jardin enchanté de Kastcheï, dans *L'oiseau de feu* de Stravinski. Contre toute raison, dans un monde carnavalesque animé de morts-vivants, s'amorce un tortueux voyage initiatique, qui conduit le narrateur, journaliste et meurtrier, à devoir tuer les habitants de Barnumbourg. Mandaté par des « enfants-oiseaux » grotesques bannis de Barnumbourg par leurs parents, guidé par de puissants symboles (dont un « arbre-philosophe »), sa mission se transforme en un calvaire qui aura pour seule issue la putréfaction de son propre corps ; car c'est le corps qu'il faut anéantir, source de tous les malheurs et malentendus, prison maudite entre toutes. À la fin il n'y aura que le suicide pour libérer l'esprit de ce anti-héros. À quand, se

Hédi Bouraoui

BANGKOK BLUES

Vermillon, Ottawa, 1994, 157 p. ; 15 \$

Voici un roman écrit sous forme de lettre dans lequel le bien et le mal se côtoient à travers l'amour et où l'amour côtoie la beauté, représentée par Bangkok, ses temples, ses couleurs, ses odeurs. Merveilleuse métaphore que cette ville où les pratiques sexuelles et les pratiques religieuses ancestrales font voisinage, pour représenter l'amour. C'est là que Virgilius va rencontrer et aimer Koï. C'est à elle qu'il s'adressera dans sa quête d'absolu. Au carrefour de plusieurs cultures, de religion musulmane mais de culture occidentale, Virgilius rêve de capitalisme américain et d'esthétisme poussé à l'excès. Lui et Koï vont tenter de vivre un amour pur dans un endroit qui l'est bien peu. La tristesse, le désespoir ne peuvent que s'installer malgré une communion esthétique qui les fera évoluer vers une autre façon de penser, un autre devenir.

Le style est parfois emphatique et les états d'âme de l'écrivain transparaissent tout au long du texte. Il nous fait partager sa recherche personnelle d'une identité par le biais d'une vision évolutive de Bangkok. L'auteur nous permet de voyager la fenêtre ouverte en nous présentant l'histoire d'un pays et d'une ville extraordinaire où les pires dépravations cohabitent avec la beauté mystique. Vision troublante... et bien jolie lettre. **ns**

Andrée-Paule Mignot

Gabrielle Poulin

LE LIVRE DE DÉRAISON

Prise de Parole, Sudbury, 1994, 193 p. ; 19 \$

L'inspiration, mémoire de l'émotion, règle dans *Le livre de déraison* la cadence de la plume de grand-mère Virginie, la narratrice du dernier roman de Gabrielle Poulin. Recluse au Manoir des Ormes, un vieux couvent recyclé en foyer pour vieillards, Virginie ne possède plus rien. Elle s'est départie de tout ce qui a meublé sa vie. Ne lui reste plus que deux cahiers qu'elle lègue à sa petite-fille Michelle. Deux cahiers où elle a, soit compilé

demande-t-on, un deuxième roman de Raymond Quatorze, l'écrivain que l'on voudrait presque suivre comme un personnage de bande dessinée ?

Enfin, il y a Daniel Poliquin et l'intrigante légende de l'écureuil noir. Elle a été publiée pour la première fois en 1984 sous forme de nouvelle dans la revue *L'Apropos*, elle refait surface dans *Visions de Jude* (1990) avant de devenir la métaphore du dernier Poliquin, *L'écureuil noir* (1994), admiré par le grand public et encensé par la critique. Les exemples d'assimilation sont légion dans l'imaginaire du romancier pourfendeur de l'oppression. Lorsque « le bonheur est dans l'oubli », changer de peau paraît une manière sûre d'abandonner ses lambeaux d'être faible et incongru.

D'errances et d'exils

En Ontario français, on a vu maints artistes prendre la route transcanadienne pour débarquer plus loin à l'Est, à Montréal, et ainsi tenter leur chance au Québec. Leur milieu minoritaire, qualifié d'exigu, ne leur permettait

plus sans doute de créer sans piétiner. Ce circuit de l'Ailleurs, on l'emprunte dans *L'œil interrompu* (1985) et *Terrains vagues* (1992) de Michel Dallaire. On y décide de partir, de glisser d'un pays à l'autre pour échapper à sa condition ou pour simplement se fondre dans un nouveau décor en espérant vaguement goûter au statut de majoritaire. Mais la mémoire, vigile intraitable, appelle le passé, les lieux fuis, provoque constamment l'interrogation et ouvre les blessures mal cicatrisées. La quête et le voyage ne demeurent toutefois qu'au seuil de l'expérience de l'Ailleurs, et les exilés, contemplateurs, ne parviennent pas à pénétrer le paysage-mirage. Leurs déambulations ne tracent qu'un long détour autour du vide, d'un centre impossible à atteindre. Dans *L'exutoire* (1994) de Danielle Rouleau, il n'y a même pas de départ. Et de l'errance il ne s'en produit que dans les limites de la petite ville de Bury. Qualifié de roman représentatif de la génération X, il met en scène une journaliste qui accumule les échecs et demeure impuissante à quitter un milieu qu'elle rejette. Nourrie de rancœur, elle aura

les « événements familiaux [...] de [sa] première vie », son *Livre de raison*, soit laissé sa plume reconnaître les masques qu'elle a portés, « dans l'inconnu de ces feuilles dont la blancheur [lui] a paru aussi séduisante que l'apparition d'un nouvel amour. »

Michelle ouvre donc le testament secret que contient *Le livre de déraison*. Le temps d'écriture de Virginie devient son présent et, du passé ne ressurgissent que ce « que les mots en font ». Alors, le *je* narratif dévoile l'espace de l'inspiration qui conduit la main ridée de Virginie vers l'enfant, la novice, l'épouse, la mère et la vieille femme qu'elle est devenue et que son recours à l'écriture de déraison lui fera re-connaître dans leur dimension de conditionnements, de refus ou de négation. Par bribes, au fil des mots tenus comme on prolonge une note de musique, les souvenirs ténus, souventes fois déniés ou déviés, fondent l'inspiration qui laisse la plume avoir l'initiative. Sans retenue autre que le besoin d'exister par et à travers les mots gravés sur les pages vierges. C'est par la musique, celle du piano joué par un voisin pensionnaire, qui rompt un jour le silence qui l'entoure dans son foyer d'accueil, que Virginie arrive à imprimer le rythme de ses souvenirs et l'invention de son récit. Michelle hérite d'un *Livre de déraison* où toute la sagesse du visage inconnu de sa grand-mère, celui de sa vie intérieure, se révèle avec une impudeur initiatique, saisit l'intervalle de la page et l'espace temporel signifiant des mots.

La maîtrise du subjectif insuffle au récit de Gabrielle Poulin une intensité lyrique où l'écriture sert de lieu de retournement de la mémoire dans les empreintes de l'enfance. Virginie ne reconstruit pas son passé. L'écriture de Virginie re-crée une voix qu'elle avait confinée aux limites de sa mémoire. Le fil narratif tenu par le personnage de Virginie exigeait de la part de l'auteur de s'astreindre à une narration qui respecte à la fois le désir de dire d'une femme pour qui l'écriture subjective n'était pas donnée de soi, d'une vieille femme pour qui les contraintes formelles de l'écriture ne s'imposent pas. Seule existe l'urgence de poser l'ombre des mots sur les pages.

Le personnage est là, complet. C'est lui qui contraint l'auteure à investir les mots, retracer les situations, formuler les univers de l'héroïne. C'est lui qui choisit les explorations d'espaces et de temps. C'est lui qui raconte sa

propre quête. L'auteure a su se laisser entraîner au cours des phrases dans un univers où son personnage construit l'espace, le temps et le dire jusqu'à ses limites propres. ■■

Reine Bélanger

Richard Poulin
LE MORT AUX DENTS
Vermillon, Ottawa, 1994, 234 p. ; 16 \$

Curieux polar que ce livre ! Dès le départ nous sommes prévenus : il ne s'agit que de fabulation et l'avant-propos, signé par un des personnages, nous rappelle que toute l'histoire relève avant tout de la fantaisie (voire du fantasme), que le dossier criminel dont il sera question est présenté selon les méthodes de la criminologie suédoise, que le tout s'appuie sur les travaux de Maj Sjöwall et Per Wahlöö, deux écrivains majeurs du polar réaliste, voire naturaliste.

A priori, tout cela est plutôt déconcertant, mais on comprend mieux le projet de Richard Poulin après quelques pages. Un p.d.g. du journal *Les Échos* a été assassiné et le lecteur est invité à suivre, étape par étape, la démarche des enquêteurs de la brigade criminelle de Rideau City (sic). Une enquête de routine, sans grand suspense, du travail quotidien, fastidieux, sans héros ni poursuites haletantes... Bref, des flics ordinaires faisant leur travail de flic... Rien de nouveau sous le soleil puisque les auteurs suédois mentionnés plus tôt faisaient en gros la même chose, comme bien d'autres dont Ed McBain, dont l'influence me paraît ici plus évidente que celle des deux Suédois.

Mais voilà, n'est pas Sjöwall et Wahlöö qui veut... Je reconnais volontiers que Richard Poulin a un certain sens de la narration et du rythme. Mais cela ne suffit pas. Plusieurs éléments gâchent l'effet de réel recherché : le choix de Rideau City (*Isola Blues*, de McBain ?), la psychologie rudimentaire des personnages (point fort des compères suédois), dont la description tient du cliché et de la caricature. Bref, rien de bien passionnant ! J'espère malgré tout que Richard Poulin, qui apparemment aime et connaît le roman policier (il a déjà édité deux recueils de nouvelles noires *Criss d'octobre* et *Désespoirs d'amour*), va persister et signer, mais cette fois, avec une approche plus personnelle. ■■

Norbert Spohner

ultimement recours à la violence pour se prouver qu'elle est capable de courage. Dans *Noëlle à Cuba* (1988), Pierre-Paul Karch sort du cadre de l'exil du pays perdu ; avec son humour caractéristique, il décrit les multiples déambulations humaines (pas moins de 30 personnages) sous l'angle universel du voyage. Dans un dépaysement contrôlé (entre la chambre d'hôtel et la plage), chacun cherche des gratifications qui lui sont ordinairement refusées, espérant trouver l'objet de son désir et tromper sa solitude.

L'exil, comme dans *Les pays étrangers* (1982) de Jean Éthier-Blais, peut aussi devenir un mode d'appartenance. Le fait que l'auteur, critique littéraire montréalais connu, natif de Sturgeon Falls (Ontario), ancien étudiant chez les jésuites de Sudbury, transplante en terre québécoise le lieu du collège (vaguement au nord de Montréal) où évolue son héros et ses maîtres et que *s'amuisent* toute référence au Nord ontarien pourrait être interprété comme un reniement de l'origine. Mais encore faut-il nuancer et voir que, dans ce tableau de l'histoire intellectuelle québécoise des années 50, le véritable pays étranger à arpenter c'est le *pays intérieur*. L'entreprise avait d'ailleurs déjà été commencée en 1968, dans *Mater Europa*, et se poursuit toujours.

Écriture et rédemption

Toute visée politique autonomiste, tout espace géographique unifiant étant irréalizable en Ontario français, il ne reste plus, pour l'essayiste Fernand Dorais, que la fuite dans l'imaginaire, voie royale permettant d'échapper au réel aliénant et menant à la découverte d'une identité toujours fuyante. Plusieurs écrivains s'y sont engagés, sans que leur démarche fût nécessairement de nature politique, et, symboliquement, le salut de leurs héros est venu par l'écriture. Les romans de Gabrielle Poulin sont à cet égard exemplaires : *Cogne la caboche* (1979), *Un cri trop grand* (1980), *Les mensonges d'Isabelle* (1983) et *Le livre de déraison* (1994). Que le parcours narratif, chez Daniel Poliquin (*Temps pascal ; L'Obomsawin*), chez Maurice Henrie (*La chambre à mourir*), Roger Levac (*Le registre*, 1991) ou Raymond Quatorze (*La prison rose bonbon*), permette au narrateur de ne dévoiler son identité qu'à la fin de son récit semble indiquer l'importance vitale du processus de l'écriture. Dans chaque cas le narrateur-témoin naît par et dans l'écriture (d'un journal, d'un registre, d'un livre) ; par ce moyen il agit sur lui-même si ce n'est sur sa collectivité, il se fait le scripteur de son destin. Ainsi et ultimement l'acte d'écrire devient le symbole par excellence de la liberté inventée devant la mort. Ce qui demeure angoissant dans le roman franco-ontarien, c'est que la mort triomphe souvent. **NS**

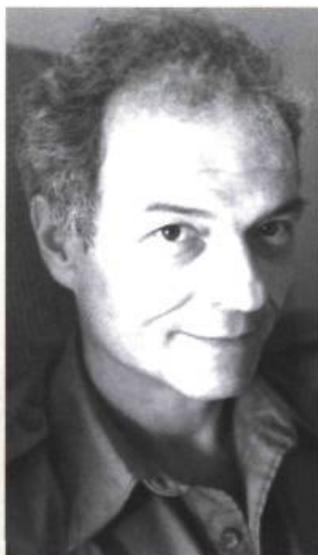
1. *Dictionnaire des citations québécoises*, par Gilbert Forest, Québec/Amérique, 1994.

2. « Blues croche », *L'espace qui reste*, par Patrice Desbiens, Prise de Parole, 1979.

3. L'historien Gaëtan Gervais voit deux moments forts dans l'éclatement du Canada français : la rupture de l'Ordre de Jacques Cartier (1965) et l'adoption d'un nationalisme territorial lors des États généraux du Canada français (1969). « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », dans *Les cahiers de Charlevoix : I - études franco-ontariennes*, octobre 1995.

4. « Avertissement », *Obéissance ou résistance*, par Paul-François Sylvestre, Bellarmin, 1986.

5. « Avant-propos », *La quête d'Alexandre : Chroniques du Nouvel Ontario*, Hélène Brodeur, Prise de Parole, 1985.



Pierre-Paul Karch

« Marie-Reine Céleste s'était donnée de plein cœur, sans réserve, au jeune homme qui lui faisait la cour. Durant les trente années de leur mariage, elle n'avait jamais regardé un autre homme sans lui trouver un défaut quelconque que son Tirésias n'avait pas. Elle lui avait donné cinq enfants, tous en excellente santé. Elle les avait tous aimés avant même qu'ils ne viennent au monde.

Et elle comptait bien les retrouver tous de l'Autre Bord. C'est pourquoi elle leur avait donné, dès ce monde-ci, des noms de Paradis : Auguste, Célestin, la honte de la famille, Marie-Ange, Séraphin, dont on ne parlait plus depuis qu'il avait coupé les ponts derrière lui, et Angéline.

« Trente ans de bonheur, ça se paie. Tirésias mourut alors qu'il semblait dans la force de l'âge. Cela s'était fait le plus naturellement du monde, comme on respire. Sauf que lui s'était tout à coup arrêté de respirer. Le curé avait offert à la famille les consolations de la religion. Elle n'avait rien dit. L'avait laissé parler. Le jour des funérailles, alors qu'elle regardait la fosse où disparaissait le cercueil de Tirésias, elle étendit un bras pour se retenir à Célestin, son cadet :

« — Mon doux Seigneur ! Je ne vois plus rien.

« Célestin crut que sa mère pleurait. Il posa la main sur la sienne. Il n'avait rien compris. Marie-Reine Céleste, qui n'avait eu d'yeux que pour son mari, venait de perdre la vue. »

Baptême, Pierre-Paul Karch, *Prise de Parole*, 1982, p. 46.

« La banlieue avec ses stucs aux tons pastel déboucha sur la campagne vaste et verte. Au bout des petites rues tortueuses et étroites s'étendait, d'un bout à l'autre de l'île, une autoroute comme on en voit en Amérique du Nord, mais sans voitures. C'était un peu de soi qu'on retrouvait à l'étranger et cela rassurait comme de prendre un coca dans une oasis du Sahara. On avait l'impression que tout rentrait dans l'ordre, que l'exotisme était autour de soi, à portée de la main mais qu'il ne s'imposerait pas comme une nécessité. L'aéroport, le bus, l'autoroute et bientôt l'hôtel étaient autant de garde-corps qui protégeaient d'un contact trop brutal avec une civilisation tellement différente de la sienne que leur rencontre ne pouvait mener qu'à une confrontation. Et l'on n'était pas venu ici pour créer des tensions. Le dépaysement, soit, pourvu qu'on en contrôle ses entrées et sorties. »

Noëlle à Cuba, Pierre-Paul Karch, *Prise de Parole*, 1988, p. 49.



photo : Prise de Parole

Hélène Brodeur

« Alexandre s'étonnait toujours de cette espèce de haine amoureuse qu'Eugène témoignait envers sa terre, envers Sesekun, envers le Nouvel-Ontario. Il l'avait remarqué chez beaucoup de gens qui se plaignaient, rouspétaient, déblatéraient, mais n'abandonnaient pas : les fermiers contre le climat qui ruinait les récoltes ; les bûcherons contre la forêt qui leur fournissait du travail mais où des circonstances imprévisibles — froid excessif, tempêtes, dégels inattendus, mou-

ches et moustiques torturants — rendaient leur travail pénible et parfois périlleux ; les prospecteurs contre ce sol qui cachait ses richesses, qui faisait miroiter l'or pur en surface, qui parfois donnait sans mesure comme dans le cas de la Dome, la McIntyre, la Hollinger, alors que d'autres fois une veine prometteuse s'arrêtait net sans qu'on sache pourquoi. À vrai dire, beaucoup s'en allaient, mais ceux qui demeuraient semblaient liés par une attirance inexplicable qui se muait en lutte, en corps à corps, où l'homme mesurait son courage à la dureté de ce pays sans pitié. »

La quête d'Alexandre, Tome 1 des Chroniques du Nouvel-Ontario, Hélène Brodeur, Prise de Parole, 1985, p. 257.

« Je suis errance qui vit intensément ses appartenances au gré des décors qui se succèdent dans cette course affolée. »

Terrains vagues, Michel Dallaire, VLB, 1992, p. 44.



photo : Prise de Parole

Maurice Henrie

« Mais voilà que dans cet univers tout d'une pièce, il sentait comme une fêlure. Quelque chose qu'il ne parvenait pas à bien saisir, à comprendre tout à fait. Quelque chose qui menaçait le bel ordonnancement des mois et des saisons, les règles et prescriptions non écrites qu'il avait apprises très jeune et selon lesquelles il avait toujours vécu. C'était quasiment imperceptible, bien sûr, mais ça ne lui échappait pas, à lui, même s'il n'arrivait pas à nommer l'ennemi-invisible et d'autant plus dangereux

qu'il était, par certains côtés, plus séduisant que menaçant. Une sorte d'ennemi charmeur, au sourire large et invitant. Mais c'était quoi, à la fin, ce danger ? Le grand-père ne pouvait rien répondre. Mais il savait. »

La chambre à mourir, Maurice Henrie, L'instant même, 1988, p. 159-160.

« Démolir. Démolir tout ce qui est institution, tout ce qui dit : 'Petit esprit pour petite ville.' Jeter par terre, écraser sous mes talons, détruire...

«Voilà de quoi je parle. Petit esprit pour petite ville : une assemblée de Chevaliers de Colomb, conseil 7313... Bury... Chevaliers de Colomb... Bury... Filles d'Isabelle... Bury... l'Encrier... Bury... Caïd Castilloux. Caïd Castilloux... Un autre jour, une autre année, le cœur gonflé, le cœur crevé. Ce qui aurait pu être, ce que j'ai refusé d'être, ce qui ne veut disparaître et autour du même pieu me force à paître. »

L'exutoire, Danielle Rouleau, Prise de Parole, 1994, p. 28.



photo : Prise de Parole

Danielle Rouleau

« Peut-être ces pages blanches permettront-elles aux mots, qui se sont ramassés au fond de moi, d'éclater comme les glaces dans l'embâcle et de se mettre à couler avec une impétuosité et une fougue qui m'emporteront loin de toute contrainte. Les années, les mois ou les jours qui me restent, je voudrais les voir vivre sous mes yeux aussi pleins et aussi imprévisibles que ma rivière au printemps. C'est d'elle, la vie, que je veux parler. Mais je ne raconterai pas mon histoire. Le 'Livre de raison' s'est occupé de cela. Je me contenterai de vivre dans les mots, aujourd'hui, au moment même où j'écris. Ma plume sera souveraine. »

Le livre de déraison, Gabrielle Poulin, Prise de Parole, 1994, p. 40.



photo : Prise de Parole

Raymond Quatorze (Marc Labelle)

« Mon corps décharné se recouvrait petit à petit d'une peau flambant neuve. C'est en tapant un dernier texte avant de partir pour la Tankcause que j'ai remarqué une nouvelle fois le phénomène. Mes doigts de mort sur les touches de la machine à écrire ressemblaient de plus en plus à des doigts de vivant.

Les extrémités sont touchées en premier durant la décomposition. Il était donc normal qu'elle le fussent à nouveau — touchées en premier — durant la recomposition de mon être. Ce n'était pas très très normal, je crois. Mon corps, mon cadavre reprenait vie, il se recomposait et j'ignorais pourquoi. »

La prison rose bonbon, Raymond Quatorze, Prise de Parole, 1991, p. 203.